

# LES POLITIQUES TRANSFÉMINISTES OU POURQUOI METTRE LE FEU À L'INSTITUT DE BEAUTÉ

Karine ESPINEIRA

UNIVERSITÉ PARIS 8, LABORATOIRE D'ÉTUDES DE GENRE ET DE SEXUALITÉ

Dans l'objectif de faciliter aux non-initié·es l'accès aux questions trans, il est convenu d'identifier, de catégoriser et ainsi de définir les personnes transsexuel·les, transgenres, transidentités, trans, trans', trans\*. Entre autres termes et écritures mobilisables, ces dénominations et/ou autodénominations ont des histoires complexes constituées de rejets et de luttes, de retournements de stigmates et de créativité. En 1998, dans l'ouvrage *Q comme Queer* (BOURCIER, 1998), nous tenions le propos suivant : « je me dis “trans” parce que je fais du politique et pas du transsexualisme ». L'usage du préfixe tentait de défaire le cantonnement au médical et de politiser la question en collaboration avec la théoricienne Maud-Yeuse Thomas. Dans les associations d'autosupport de cette période (PASST, 1992 ; ASB, 1994 ; CARITIG, 1995)<sup>1</sup>, les personnes optaient pour d'autres terminologies parfois oppositionnelles comme l'usage de *transsexuelle* ou de *transgenre*.

Nous étions un certain nombre à tenter de penser un terme inclusif afin de mettre fin aux terminologies créant du clivage, dont le psychologue clinicien Tom Reucher, qui proposait l'ajout de l'apostrophe : trans'. Aucune de ces propositions n'a jamais fait l'unanimité, occasionnant par là même des débats parfois tendus, comme nous l'avons décrit dans plusieurs travaux (ESPINEIRA, 2008 ; 2016). Transsexe et trans\* ont été de ces propositions discutées et oubliées. Autre exemple des années 2000, le terme « transidentité », construit par des militant·es trans pour se départir de la terminologie médicale, est aujourd'hui discuté avec « transitude » qui décrit bien, de notre point de vue, le *fait trans* tel que décrit dans la recherche menée sur la période 2008-2012 et ses publications (ESPINEIRA, 2015a, 2015b). Ces terminologies orientent vers les expériences de vie trans et l'ensemble des pratiques liées aux différentes formes de transitions (sociales, médicales, culturelles, etc.). Le terme de « transitude » est proposé sur le blog de Koala (2013) et par la bédéiste Sophie Labelle (2015)<sup>2</sup>, dans les conditions que détaille le chercheur Alexandre Baril qui le mobilise et le définit dans ses travaux scientifiques depuis 2014 (BARIL, 2018). Dans l'*Encyclopédie critique du genre. Corps, sexualité, rapports sociaux*, le sociologue Emmanuel Beaubatie opte pour trans', dans un cadre de références anglo-saxonnes (BEAUBATIE, 2016). De son côté, l'association étudiante canadienne *Trans Student Educational Resources*, fondée en 2011 et qui a collaboré à des enquêtes tout en contribuant à les rendre accessibles par un travail de vulgarisation, avait opté pour le terme « trans\* » et s'en défait désormais dans tous ses documents<sup>3</sup>. Une proposition, aussi inclusive qu'elle se veuille, peut se heurter à son public et son évolution. Les termes adoptés hier peuvent être rejetés aujourd'hui, comme des termes oubliés peuvent redevenir d'actualité. Dans les travaux que nous dirigeons, le lexique semble être devenu une préoccupation première pour désigner et (in)définir les personnes trans ; reviennent alors des termes comme « trans\* » ou « trans' » sans les contextualisations

---

<sup>1</sup> PASTT ou Groupe de prévention et d'action pour la santé et le travail des transsexuel(le)s, renommé Prévention action santé travail pour les transgenres. Association du Syndrome du Benjamin fondée le 23 mars 1994 par Diane Potiron, Hugues Cariou et Tom Reucher. Centre d'Aide et de Recherche et d'Information sur la Transsexualité et l'Identité de Genre, fondée le 23 janvier 1995 par Armand Hotimsky, Germaine Nijsten et Phaedra Kelly. Il s'agit d'associations d'autosupport qui à la fin des années 1990 formulent des revendications pour les droits des personnes trans.

<sup>2</sup> Bande dessinée en ligne, disponible sur <https://assigneegarcon.tumblr.com/>.

<sup>3</sup> Pas de date de publication, mais il semblerait que l'on puisse penser à la période 2016-2017.

sociohistoriques nécessaires et ces choix, louables, engagés ou stratégiques, pourraient passer pour des partis pris déshistoricisés. Les catégorisations sont des lames à double tranchant car si d'un côté elles contribuent à baliser le terrain, d'un autre côté, elles fixent les expériences de vie trans dans des « cases » parfois vécues comme stigmatisantes ou réductrices par les personnes concernées. Bien qu'une activiste et théoricienne telle que Maud-Yeuse Thomas ait questionné la binarité dès les années 1990<sup>4</sup>, personne n'aurait parié sur le fait d'entendre un jour parler de *trans-non-binaires* à une période où le seul intitulé de *trans queer* défrayait la chronique. Les expériences de vie trans montrent que les personnes traversent les catégories, s'y identifient et y adhèrent plus ou moins, ou bien les rejettent avec plus ou moins de force. Prendre le temps de ces indications<sup>5</sup> sur les termes et leurs usages, nous conduit à considérer les politiques trans comme des politiques de l'émancipation, qui vont évoluer vers des politiques transféministes.

### **Des politiques trans « incendiaires » ?**

L'idée de « politiques trans » renvoie à la manière dont les personnes trans, individuellement comme collectivement, existent et agissent dans les espaces publics et médiatiques. Les actes de visibilité, la Marche Existrans et ses revendications, les témoignages dans les médias généraux ou alternatifs, le soutien ou la contestation des protocoles médicaux, sont des exemples de politiques trans parmi d'autres.

Ces politiques trans sont la traduction de la politisation progressive des questions liées aux discriminations, aux prises en charge médicales et juridiques, à l'insertion sociale et professionnelle, ou encore aux représentations médiatiques. Les études états-uniennes montrent que le mouvement trans a porté des revendications dès les années 1960 et qu'il a été en lien avec le mouvement homosexuel (DUBERMAN, 1994 ; MCGARRY et WASSERMAN, 1998 ; CARTER, 1999 ; CURRAH, JUANG, MINTER, 2006), eux-mêmes entretenant des liens avec le mouvement des droits civiques (ANDERSON, 1998 ; D'EMILIO, 2004). Dans les années 1950-1960, un certain nombre de revendications pour les droits convergent ainsi pour devenir des mouvements sociaux. Certains sont affirmés et d'autres sont naissants. Se croisent luttes féministes pour le vote des femmes et l'égalité, luttes pour les droits civiques des Afro-Américains et des Latinos, luttes pour la dépénalisation et la dépsychiatriation de l'homosexualité, entre autres.

Des personnalités symbolisent ces liens entre les différents mouvements : Bayard Rustin, conseiller auprès de Martin Luther King, consacre la fin de sa vie aux droits des homosexuels (ANDERSON, 1998) ainsi qu'aux rôles et paroles de Lorraine Hansberry, Pauli Murray ou encore James Baldwin. Sylvia Rivera (RIVERA, 2002 ; WILCHINS, 2002) est quant à elle une activiste trans engagée au sein de l'*African-American Civil Rights Movement*, proche des *Youngs Lords* et des *Black Panthers*, tout en étant aussi engagée dans le mouvement anti-guerre du Vietnam. Figure emblématique des événements de Stonewall, elle fonde en 1970, avec Marsha P. Johnson, l'association *Street Transvestite Action Revolutionaries* (STAR) qui accueille particulièrement les jeunes *queens* et *transwomen of color*. Les graines des politiques transféministes intersectionnelles et insurrectionnelles peuvent être perçues dans ces multimilitances s'inscrivant dans la pensée féministe.

<sup>4</sup> Dans ses communications publiques en tant que secrétaire de l'ASB (1995-1999).

<sup>5</sup> Nous insistons sur l'idée que l'histoire du lexique trans demande un minutieux développement dont nous ne donnons qu'un très bref aperçu présentement.

Les questions trans rencontrent les débats féministes quand les mouvements trans se politisent et s'émancipent des dispositifs de « prise en charge du transsexualisme », soit d'une conception pathologique des transidentités ou transitudes. De la fin des années soixante aux années 2000, les groupes trans sont partagés entre, d'une part, l'activisme pour l'égalité des droits et une société tolérante de la différence et, d'autre part, l'institutionnalisation du *fait trans* au sein des hôpitaux publics comme en France ou des cliniques privées comme aux États-Unis.

L'évolution contestataire, vers la revendication d'une existence et de droits trouve une illustration forte avec la formule : *mettre le feu à l'institut de beauté* (CALIFIA, 1997). On parle alors d'un mouvement d'émancipation des dispositifs de « fabrication » de masculinités et de féminités estimées normées. On peut y voir la marque d'une résistance à l'injonction au « tout homme » et « toute femme ». Des personnes refusent les rôles et corps d'hommes et de femmes tels que prescrits par la société cisgenre et hétérosexuelle. L'un des enjeux est de ne pas valider, par l'adhésion sans condition à l'un des rôles sociaux de sexe, une société analysée comme étant sexiste, raciste, homophobe, etc.

Une partie de l'associatif trans et queer a pris la mesure des enjeux de la critique féministe et de sa propre condition, depuis *STAR* (1970), *Transsexual Menace* (1994) et de nombreuses coalitions aux États-Unis, du *Zoo* (1998) à *OUTrans* (2009) en France, de *Silveta X* en Équateur (2008) à *Organizando Trans Diversidades* (Chili, 2015), sans oublier le mouvement pro-dépathologisation symbolisé par le groupe *Guerilla Travolaka* à Barcelone en 2006. Ces groupes, parmi beaucoup d'autres, ont en commun l'élaboration de politiques de la résistance contre un *ennemi principal* : « le patriarcat comme système autonome d'exploitation et de domination », tel que défini par Christine Delphy – dont nous déplorons les écrits à charge sur les personnes trans (DELPHY, 1970, 2009, 2013).

Mettre le feu à l'institut de beauté, c'est aussi contester l'entreprise d'orthopédie sociale (FOUCAULT, 1975) à travers ce que nous nommons un « bouclier thérapeutique ». C'est-à-dire l'ensemble des dispositifs et discours mis en place par une partie de l'institution médicale pour écarter le social et le politique du sujet-objet trans, sous l'argument du soin. Résumons : « ici on soigne » et l'on met en avant une action vertueuse, tout en priant les militant-es comme les acteurs et actrices des sciences humaines et sociales de « circuler ». Vu de l'extérieur, le bouclier thérapeutique cantonne le sujet au médical et l'enferme dans une bulle.

Si le bouclier thérapeutique est effectif, il est l'une des expressions possibles des pouvoirs du sociopolitique, du biopolitique (FOUCAULT, [1978-1979] 2004 ; PRECIADO, 2008 ; BOURCIER, 2008) et de « l'ordre symbolique » (BERTINI, 2009) en exercice : marginalité, déviance et différence deviennent des enjeux sociaux ; le particulier glisse vers le général – la singularité devient question de société, question civilisationnelle, mais on veut aussi la contenir ou du moins on peut penser devoir le faire. Illustrons : si l'institution médicale ôte des *femmes* et des *hommes* à la société, elle aurait le devoir de réinjecter de *nouveaux hommes* et de *nouvelles femmes* avec des identités et des corps conformes aux standards d'une société donnée, tout en estimant que c'est ce qu'il convient de faire (CHILAND, 2011 ; 2003)<sup>6</sup>. Dans une approche foucauldienne, le bouclier thérapeutique prend la fonction d'entreprise « d'orthopédie sociale » qui s'ignore, ou du moins, qui ne parvient pas à se reconnaître comme telle.

<sup>6</sup> Pierre-Henri Castel, dans un essai controversé de 2003, regroupe de nombreuses données sur ce que nous nommons une « politique psychiatrique » (CASTEL, 2003).

Les politiques trans qui contestent le fonctionnement des protocoles hospitaliers, les critiquent non seulement dans leurs aspects pratiques, qu'ils soient médicaux ou administratifs, mais aussi dans *l'esprit*, puisque le sauf-conduit pour le monde des hommes, des femmes – et de leurs relations multimillénaires – semble s'obtenir par le discours d'une adhésion totale à l'ordre des genres dans une société et dans un contexte sociohistorique donnés. L'expression d'un bouclier thérapeutique a traduit le repli sur soi d'une partie de l'institution médicale concernée par la transitude. Depuis 2010, l'histoire et l'évolution de l'intitulé même de la Société française de prise en charge du transsexualisme (Sofect) témoignent des tensions nées du repli comme des effets des confrontations extérieures à l'intérieur même de la corporation qui n'a pas évolué au même rythme que les personnes qu'elle se propose de prendre en charge. Le mouvement trans est descendu dans la rue pour revendiquer la reconnaissance d'une existence et de droits. Il est devenu un mouvement social porteur de contre-discours avec la première marche Existrans de 1997 à Paris, les diverses marches trans dans le monde ou encore la campagne internationale *Stop trans pathologization* (STP 2012) née en 2009.

### Contextualiser des féminismes trans et des féminismes de la convergence

Les politiques trans et féministes, ainsi que le terme « transféminisme » désignent différentes formes de féminismes trans, y compris de féminismes de la convergence des luttes. Parler de transféminismes, au pluriel, semble préférable. En 1997, dans une histoire-analyse du mouvement transgenre, Patrick Califia, fait usage du terme « transféminisme » pour la première fois semble-t-il, en revenant sur les rapports compliqués entre trans et féministes, notamment à travers les exemples de Kate Bornstein et de Sandy Stone, deux femmes trans féministes très engagées (CALIFIA, 2003). Le « manifeste posttranssexuel » de Stone et « le genre hors-la-loi » de Bornstein, peuvent d'ailleurs être considérés comme des points clés, sinon les prémisses prometteuses de la pensée transféministe (STONE, 1991 ; BORNSTEIN, 1994).

La première forme de transféminisme a été définie comme un féminisme *pour les trans par des trans*.

En 2003, dans l'article intitulé « Le manifeste transféministe », Emi Koyama – cofondatrice avec Diana Courvant du site tranfeminism.org – indique qu'il s'agit d'un « mouvement créé par et pour les femmes trans qui croient que leur libération est intrinsèquement liée à la libération de toutes les femmes et au-delà » (KOYAMA, 2003, 245)<sup>7</sup>. L'accent est mis sur la transmisogynie, sur la condition de femme trans. D'extensions en développements, le transféminisme inclut également les hommes trans et les genderqueers, et transforme les politiques et savoirs trans (SCOTT-DIXON, 2006 ; SERANO, 2006, ENKE, 2012). Par exemple, des hommes trans revendiquent leur droit au féminisme comme engagement politique et en raison de leur expérience vécue en tant que personnes assignées femmes. La pensée transféministe exhorte les personnes trans à ne pas se contenter de critiquer de loin le sexisme oppositionnel ou de braver les normes mais d'agir pour que le mouvement trans soit aussi un mouvement féministe (SERANO, 2007). Dans le contexte français, un certain nombre de personnes avaient aussi fait le même constat, notamment au sein du Zoo<sup>8</sup>. Si elles avaient compris leur condition de personnes trans, de femmes trans

<sup>7</sup> L'auteure recommande de privilégier comme référence la publication de 2003 bien que l'article ait été publié à plusieurs reprises et retravaillé depuis 2001.

<sup>8</sup> Comme Maud-Yeuse et moi-même au sein de l'association le Zoo de Sam/MH Bourcier, structure qui a notamment porté les *séminaires Q* et leur publication en 1998.

précisément, avec l'identification des prescriptions de genre de la société binaire et patriarcale, elles n'avaient pas encore le lexique d'aujourd'hui pour exprimer ces idées. Tout comme la militance trans n'est pas si récente, le féminisme trans ne l'est pas davantage. Les conditions de production et de diffusion des savoirs sont matériellement situées (HARAWAY, 2007 ; 1988 ; 2009 ; HARDING, 1986 ; 1991).

La deuxième façon de comprendre les transféminismes, c'est de les aborder sous les approches de la convergence et de l'intersectionnalité. La convergence se comprend à travers la politique des alliances, la désignation et la définition d'un *ennemi principal*. L'intersectionnalité est, quant à elle, une notion transdisciplinaire qui permet d'appréhender l'entrecroisement des rapports sociaux et des inégalités sociales. On doit la formulation première à Kimberlé Crenshaw pour éclairer la condition des femmes afro-américaines dans la lignée du *black feminism* (CRENSHAW, 1989 ; COLLINS, 1990). La notion décroïsonne et déhiérarchise les catégories de sexe/genre, race, classe. L'intersectionnalité permet aujourd'hui d'analyser des rapports de pouvoir plus étendus et complexes (COLLINS ET BILGE, 2016). Elle s'est étendue à d'autres critères (âge, ethnicité, capacité, orientation sexuelle ou encore identité de genre) et à d'autres sphères d'application. Depuis, des débats ont émergé sur l'extension des catégories à mobiliser. Rogue, par exemple, estime que l'on ne peut pas appréhender la condition des femmes sans prendre en compte l'ensemble des aspects de leur identité et de leurs expériences, y compris leur transitude (ROGUE, 2012 ; BARIL, 2017). Créant et œuvrant dans la complexité, l'intersectionnalité motive, par des effets de décroïsonnement, de nouvelles questions et pistes de réflexion. Appréhender l'intersectionnalité permet de mieux approcher la pensée transféministe qui engage toujours l'approche intersectionnelle (« sexe, race, classe, capacité, âge, etc. ») et semble défaire la « compréhension binaire » (BUTLER, 2006) des rapports de pouvoirs en pensant leur circulation et non en les cantonnant aux rapports hiérarchiques de deux classes de sexe et de genre (BORNSTEIN, 1994).

Pour comprendre l'idée de la circulation, il semble nécessaire de ne pas cantonner l'analyse des rapports de pouvoir simplement à la hiérarchie homme-femme, homme-femme-trans, cisgenres-trans, hétérosexuels-homosexuels-bisexuels, blancs-non blancs, valides-invalides, etc. Il faut aussi envisager les circulations au sein même des différents groupes ainsi que dans les interactions et entrecroisements entre groupes. Pour le mouvement trans, une illustration est possible avec la personne de Caitlyn Jenner<sup>9</sup>. Cette dernière a provoqué un débat autour de sa transidentité comme renforcement des normes sur les femmes, l'usage commercial et médiatique de sa transition, ses pouvoirs financiers et médiatiques, son soutien à Ted Cruz ou Donald Trump, dont certaines positions sont très clairement des atteintes aux droits des femmes. D'ailleurs, depuis son élection, son administration s'est attaquée avec force aux droits des personnes trans. On parle aujourd'hui, avec moins de tabous, de transidentité, de classe sociale, de couleur de peau, de pouvoir, voire de conservatisme, notamment. Auparavant, les rapports de pouvoir n'étaient pensés que dans les catégories hiérarchiques homme-femme-trans, ou plus récemment dans la catégorie/hiérarchie cisgenre-trans. On pourrait plaider timidement pour Jenner, car elle n'en reste pas moins femme trans et donc toujours exposée à la transphobie, mais ce sera toujours une situation bien différente de celle d'une femme trans de couleur, précaire et grandement exposée aux crimes de haine.

Dans ces conditions, la convergence nous conduit vers l'idée que le transféminisme est héritier de la « troisième vague » des féminismes, à la fois « rupture et continuités »

---

<sup>9</sup> Athlète spécialiste du décathlon, médaillée olympique en 1976, qui a déclaré sa transition le 24 avril 2015 sur la chaîne ABC.

(MENSAH, 2005 ; BLAIS, FORTIN-PELLERIN, LAMPRON, PAGÉ, 2007), et dans l'hybridité (SIEGEL, 1997) d'une pensée souhaitant aussi repenser la catégorie *femme*. Travaux, pratiques et questionnements ont pour objectif de renouveler les discours concernant l'homogénéité d'un féminisme intellectuel, blanc et hétérosexuel. Il ne s'agit pas de détourner la pensée féministe mais de l'enrichir par le biais de théorisations lesbiennes et d'autres groupes de femmes non blanches, trans, non valides, etc. Les mouvements transféministes s'entrecroisent avec des groupes libertaires, antisexistes, antiracistes ou encore anarchistes (ROGUE, 2009, 2012).

Dans les analyses, les références aux origines états-uniennes des transféminismes sont incontournables. Cependant, les développements hispanophones sont loin d'être négligeables d'autant plus que leurs dimensions intersectionnelles et insurrectionnelles sont très marquées, comme en témoigne le texte de Paul B. Preciado « Nous disons révolution » (PRECIADO, 2013). À ce titre, l'ouvrage de Solá et de Urko est une référence importante car il regroupe les pensées des mouvements espagnols comme sud-américains, qui se traduisent sur le terrain par des collectifs forts et engagés (SOLA & URKO, 2013). L'association chilienne *Organizando Trans Diversidades* en est un des exemples. Il ne s'agit pas de demander une égalité des droits mais d'entrer dans l'action pour changer le monde, pour défaire les systèmes produisant les inégalités, tel le néolibéralisme. Karine Bergès réalise ce constat dans ses travaux sur les féminismes de la résistance avec « la critique féroce du néolibéralisme/capitalisme » (BERGÈS *et alli.*, 2015).

Les passerelles entre activismes et recherches universitaires semblent importantes dans ces développements, comme le montrent les références et les multiples casquettes des autrices. Elles participent à la mise sous tension des rapports de pouvoir qu'elles décrivent et étudient. *Trans/feminisms*, l'ouvrage coordonné par Tamia Bettcher et Susan Stryker, rend compte de l'ensemble de ces dimensions dans de nombreux pays du monde (BETTCHER & STRYKER, 2016). Si la normalité revient à accepter une société ultralibérale paupérisant des populations entières, dont les femmes particulièrement, alors la pensée transféministe revendiquera son droit à être l'anormal, à l'image de la poétesse et chanteuse argentine Susy Shock affirmant son droit à se réinventer.

Yo: trans...pirada  
 [...]
   
mi derecho a explorarme
   
a reinventarme
   
hacer de mi mutar mi noble ejercicio
   
vernearme otoñarme invernarne:
   
las hormonas
   
las ideas
   
las cachas
   
y todo el alma!!!!!!... amén.

Susy Shock, de "Poemario Trans Pirado", *Yo Monstruo Mio*  
<http://susyshock.blogspot.com/2008/03/yo-monstruo-mio.html>

**BIBLIOGRAPHIE**

- ANDERSON, Barbara (1998), « Therapeutic issues in working with transgendered clients », in Dallas Denny (ed.), *Current Concepts in Transgender Identity*, New York, Garland, p. 215-226.
- BARIL, Alexandre (2018), « Hommes trans et handicapés : une analyse croisée du cisgenreisme et du capacitisme », *Genre, sexualité & société*, n° 19.  
Disponible sur <http://journals.openedition.org/gss/4218> ; DOI : 10.4000/gss.4218
- BEAUBATIE, Emmanuel (2016), « Trans' », in Catherine Achin, Armelle Andro, Laure Bereni, Lucas Greco, Alexandre Jaunait, Rose-Marie Lagrave, Gianfranco Rebutini, Juliette Rennes (dir.), *Encyclopédie critique du genre. Corps, sexualité, rapports sociaux*, Paris, La Découverte, p. 640-648.
- BERGÈS, Karine, BURGOS-VIGNA, Diana, YUSTA RODRIGO, Mercedes et LUDEC Nathalie (dir.) (2015), *Résistantes, militantes, citoyennes. L'engagement politique des femmes aux XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- BERTINI, Marie-Joseph (2009), *Ni d'Ève ni d'Adam, Défaire la différence des sexes*, Paris, Max Milo.
- BETTCHER, Talia M. et STRYKER, Susan (dir.) (2016), « Trans/Feminisms », *TSQ: Transgender Studies Quarterly*, Durham, Duke University Press, vol. 3, n° 1, p. 5-14.
- BLAIS MéliSSa, FORTIN-PELLERIN Laurence, LAMPRON, Ève-Marie et PAGÉ, Geneviève (2007), « Pour éviter de se noyer dans la (troisième) vague : réflexions sur l'histoire et l'actualité du féminisme radical », *Recherches féministes*, vol. 20, n° 2, p. 141-162.
- BORNSTEIN Kate (1994), *Gender Outlaw: On Men, Women and the Rest of Us*, New York, Routledge, 1<sup>re</sup> édition.
- BOURCIER, Sam/MH BOURCIER, Sam / M-H (dir.), (1998), *Q comme Queer: les séminaires Q du Zoo (1996-1997)*, Lille, Zoo, Les Cahiers Gai Kitsch Camp.  
— (2008), « Technotesto : biopolitiques des masculinités tr(s)ans hommes », *Cahiers du Genre*, n° 45, p. 59-84.
- BUTLER, Judith (2006), *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte.
- CALIFIA, Patrick, [1997] (2003), *Le mouvement transgenre*, Paris, Epel.
- CARTER, David (1999), *Stonewall: The Riots That Sparked the Gay Revolution*, New York, St. Martin's Press.
- CASTEL, Pierre-Henri (2003), *La métamorphose impensable. Essai sur le transsexualisme et l'identité personnelle*, Paris, Gallimard.
- CHILAND, Colette (2003), *Le transsexualisme*, Paris, PUF, col. « Que sais-je ».  
— [1997] (2011), *Changer de sexe : Illusion et réalité*, Paris, Odile Jacob.
- COLLINS, Patricia Hill et BILGE, Sirma (2016), *Intersectionality*. Cambridge, Malden, Polity Press.  
— (1990). *Black feminist thought: knowledge, consciousness, and the politics of empowerment*. Boston, London, Unwin Hyman.
- CRENSHAW, Kimberlé [1989] (2005), « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », *Cahiers du Genre* (O. Bonis, Trad.) vol. 39, n° 2, p. 51-82.
- CURRAH, Paisley, JUANG, Richard et MINTER, Shannon (2006), *Transgender Rights*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- DELPHY, Christine [1970] (2013), *L'ennemi principal. Économie politique du patriarcat* (tome I), Lyon, Syllepse, coll. « Nouvelles Questions Féministes ».  
— (2009), *L'ennemi principal* (tome II) : *penser le genre*, Lyon, Syllepse.



- D'EMILIO, John (2004), « After Stonewall », in Deborah Carlin et Jennifer DiGrazia (eds.), *Queer Cultures*, Upper Saddle River, NJ, Pearson, p. 3-35.
- DIAMOND, Danie et ERLICK, Eli (n.d.), « Why We Used Trans\* and Why We Don't Anymore », *transstudent.org*.  
Disponible sur <http://www.transstudent.org/issues/asterisk/>
- DUBERMAN, Martin, (1994), *Stonewall*, New York, Plume.
- ENKE Anne (dir.) (2012), *Transfeminist Perspectives in and beyond Transgender and Gender Studies*, Philadelphia, Temple University Press.
- ESPINEIRA, Karine, (2016), « Un exemple de glissement du lexique médiatique : le sujet trans dans les productions audiovisuelles », *Essais*, n° 7, p. 47-63.  
— (2015a), *Transidentités Ordre & panique de Genre. Le réel et ses interprétations*, Paris, L'Harmattan, col. « Logiques sociales ».  
— (2015b), *Médiacultures : La transidentité en télévision. Une recherche menée sur un corpus à l'INA (1946-2010)*, Paris, L'Harmattan, col. « Logiques sociales ».  
— (2011), « Le bouclier thérapeutique, discours et limites d'un appareil de légitimation », *Le sujet dans la Cité*, n° 2, Téraèdre, p. 189-201.  
— (2008), *La Transidentité, de l'espace médiatique à l'espace public*, Paris, L'Harmattan, col. « Champs Visuels ».
- FOUCAULT, Michel [1997] (1993), *Surveiller Et Punir (Naissance de la Prison)*, Paris, Gallimard.  
— (2004), *Naissance de la biopolitique, Cours au collège de France 1978-1979*, Paris, Gallimard-Seuil.
- HARAWAY, Donna, [1984] (2007), *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences - Fictions - Féminismes*, Anthologie établie par Laurence Allard, Delphine Gardey et Nathalie Magnan, Paris, éditions Exils, coll. « Essais ».  
— ([1991] 2009), *Des singes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*, trad. Oristelle Bonis, préface de Sam Bourcier, Paris, Éditions Jacqueline Chambon, coll. « Rayon philo ».  
— (1988), « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, n°. 3, p. 575-599.
- HARDING, Sandra (1986). *The science question in feminism*, Milton Keynes, Open University Press.  
— (1991), *Whose Science? Whose Knowledge?: Thinking from Women's Lives*, Ithaca, Cornell University Press.
- KAOLA (Le blog de), (2013), « On est tou-te-s un peu trans tu sais ».  
Disponible sur <http://misskoala.canalblog.com/archives/2013/03/26/26737758.html>
- KOYAMA Emi [2001] (2003), « The transfeminist manifesto », in Dicker Rory et Piepmeier Alison, (dir.), *Catching a wave: Reclaiming feminism for the 21st century*, Boston, Northeastern University Press, p. 244-259.  
— (2001), « The transfeminist manifesto ».  
Disponible sur <https://eminism.org/readings/pdf-rdg/tfmanifesto.pdf>.
- MCGARRY Molly et WASSERMAN, Fred (1998), *Becoming visible: an illustrated history of lesbian and gay life in twentieth-century America*, New York, Penguin Studio.
- MENSAH Maria Nengeh (2005), « Une troisième vague féministe au Québec ? », in Maria Nengeh Mensah (dir.), *Dialogues sur la troisième vague féministe*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, p. 11-27.
- PRECIADO, Paul B. (2008), *Testo Junkie : sexe drogue et biopolitique*, Paris, Grasset.  
— (2013), « Decimos revolución », in Miriam Solá et Elena Urko, *Transfeminismos, op. cit.*, p. 9-13.  
— (2013), « Nous disons RÉVOLUTION », *Libération.fr*.



- Disponible sur : <http://www.liberation.fr/culture/2013/03/20/nous-disons-revolution-890087>
- RIBEIRO Kira, ZDANOWICZ Ian (2015), « Transféminismes », Revue *Comment S'en Sortir ?*, n° 2.  
Disponible sur <https://commentssortir.wordpress.com/numeros/numeros-parus/numero-2/>.
- RIVERA, Sylvia (2002), « Queens in Exile, The Forgotten Ones », in Nestle, Joan ; Howel, Clare ; Wilchins, Riki, *Genderqueer: Voices from Beyond the Binary*, Alyson Books, p. 67-85.
- ROGUE Jen (2012), « De-essentializing Anarchist feminism: lessons from the trans-feminist movement », dans C. B. Daring, Jen Rogue, Deric Shannon, Abbey Volcano (dir.), *Queering Anarchism. Addressing and Undressing Power and Desire*, Chico, AK Press, p. 39-50.  
— (2009), « Strengthening Anarchism's Gender Analysis », *The Northeastern Anarchist*, n° 14, s. p.  
— (2012), « Consolidation de l'analyse anarchiste du genre », traduction de Sio Taden, *Le Monde Libertaire*, n° 1659, p. 9-15.
- SCOTT-DIXON Krista (dir.) (2006), *Trans/Forming Feminisms: Transfeminist Voices Speak Out*, Toronto, Sumach Press.
- SERANO Julia (2007), *Whipping Girl: A Transsexual Woman on Sexism and the Scapegoating of Femininity*, Berkeley, Seal Press.
- SIEGEL Deborah L. (1997), « The Legacy of the Personal: Generating Theory in Feminism's Third Wave », *Hypatia*, vol. 12, n° 3, p. 46-75.
- SOLÁ Miriam et URKO Elena (dir.) (2013), *Transfeminismos. Epistemes, fricciones y flujos*, Tafalla, Txalaparta.
- STONE, Sandy (1991), « The "empire" strikes back: a posttranssexual manifesto », in Julia Epstein et Kristina Straub (dir.), *Body Guards: The Cultural Politics of Gender Ambiguity*, New York, Routledge, p. 280-304.
- THOMAS, Maud et ESPINEIRA, Karine (1998), « Deux lesbiotrans se posent des Q », in Sam/MH Bourcier (dir.), *Q comme Queer*, Lille, éditions GKC, p. 100-104.
- THOMAS, Maud, GRÜSIG Noomi B. et ESPINEIRA, Karine (dir.) (2015), « Transféminismes », Revue *Cahiers de la transidentité*, vol. 5, Paris, L'Harmattan.
- WILCHINS, Riki (2002), « A woman for her time, In Memory of Stonewall Warrior Sylvia Rivera », 26 février.  
Disponible sur : <http://www.villagevoice.com/2002-02-26/news/a-woman-for-her-time/>.

Pour citer cet article : Espineira, Karine (2020), « Les politiques transféministes ou pourquoi mettre le feu à l'institut de beauté », *Lectures du genre n° 14 : Genre(s) et liberté(s)*, p. 55-63.